



À Blanes, sur la Costa Brava, en 1963.

T E N D A N C E

# VIVEMENT LES VACANCES

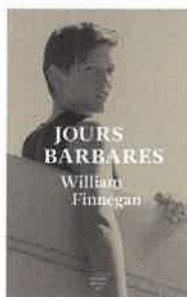
EMBARQUEMENT POUR HONOLULU OU LA COSTA BRAVA, À VOUS DE VOIR ET DE VOUS LAISSER PRENDRE PAR LE CHARME DES SIXTIES.

PAR MARGUERITE BAUX ET OLIVIA DE LAMBERTERIE

## DES VAGUES À L'ÂME

C'est un livre qui vous prend, vous emporte et ne vous lâche plus. Par moments, la vague reflue et s'apaise, mais elle revient vite en force et vous conduit encore une année plus loin, un pays plus loin, dans la vie de cet éblouissant et éternel insatisfait qu'est William Finnegan. Plume du « New Yorker » depuis 1987, il conte son histoire dans « Jours barbares » : celle d'un gamin obsédé par le surf, qui grandit à Honolulu dans les années 1960 et part ensuite autour du monde, en quête de la vague parfaite. Toujours à peine de quoi vivre en poche, la peau brûlée par le soleil, les jambes écorchées par les coraux, il débarque dans un village de pêcheurs aux Samoa, passe une semaine sur une île déserte des Fidji avec trois bidons d'eau, sillonne l'Australie dans une vieille bagnole et arrive jusqu'en Afrique du Sud, cloué par la malaria un jour, reprenant la route le lendemain. Et dans sa quête obsessionnelle, c'est le monde que William Finnegan rencontre, en s'ouvrant aux réalités sociales et politiques des pays traversés. À la fois roman d'aventures et d'introspection, exploration des tristes tropiques et récit initiatique, « Jours barbares » s'ajoute à la courte liste de ces livres de surf qui ne sont pas réservés aux surfeurs, avec « La Patrouille de l'aube » de Don Winslow. Couronné par le Prix Pulitzer 2016 de la meilleure biographie, c'est un livre solaire, intense et hypnotique sur ce qu'on attend de la vie, sur notre attirance pour l'absolu et sur la réalité du monde. À 65 ans, William Finnegan surfe toujours. La vague parfaite n'existe pas.

« JOURS BARBARES », de William Finnegan, traduit de l'anglais par Frank Reichert (Editions du Sous-Sol, 520 p.).



## OLÉ BEAUX JOURS

Eric Neuhoff n'est pas homme de grands discours, mais un écrivain de la phrase brève, un style qui sied à merveille aux souvenirs égrenés. Un père célibataire – son mariage ne tient plus qu'à un fil de Bikini – emmène ses deux enfants en Espagne, dans un petit village près de Cadaqués, là même où il a passé tous ses étés depuis l'enfance et où il n'est pas revenu depuis une quinzaine d'années. « Costa Brava » est une délicieuse évocation de l'époque où l'on disait « les grandes vacances », où les parents jouaient comme dans les films de Claude Sautet, où les enfants jouaient au Mille Bornes plutôt qu'avec des tablettes. Il y eut l'été bousillé par la chanson « Parce que te vas » dont la tristesse plombait toutes les soirées ; celui où tout le monde avait peur de se baigner à cause des « Dents de la mer » ; celui où les filles étaient folles de Víctor Pecci, ce joueur de tennis avec un diamant dans l'oreille. Les amitiés se font, les amours se nouent, premier baiser à pleine bouche, première fois, premier mariage dans la bande, premier divorce aussi. D'une plume trempée dans la sangria, Eric Neuhoff conte les destinées sentimentales d'une poignée d'amis. Il y a de la joie dans l'air, mais aussi de la mélancolie car, même si le narrateur s'était juré de ne pas vieillir, voilà que ses enfants sont trop grands pour qu'il puisse les chatouiller sous les draps avant de s'endormir. Rien de grave, telle est la philosophie d'Eric Neuhoff, cet écrivain qui prend l'oisiveté si au sérieux. Tout passe comme les nuages dans le ciel de la Costa Brava, sauf les souvenirs, et c'est déjà pas mal. ■

« COSTA BRAVA », d'Eric Neuhoff (Albin Michel, 297 p.).